

CARE ET CONVIVALISME. UN COMMENTAIRE DU MANIFESTE CONVIVALISTE

Elena Pulcini

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2014/1 n° 43 | pages 41 à 43

ISSN 1247-4819

ISBN 9782707178916

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2014-1-page-41.htm>

Pour citer cet article :

Elena Pulcini, « Care et convivialisme. Un commentaire du Manifeste convivialiste », *Revue du MAUSS* 2014/1 (n° 43), p. 41-43.
DOI 10.3917/rdm.043.0041

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Care et convivialisme.

Un commentaire du *Manifeste convivialiste*

Elena Pulcini

J'ai eu l'honneur et le plaisir de prendre activement part à la réflexion qui, grâce au précieux travail d'Alain Caillé, a abouti au *Manifeste convivialiste*.

Sur le plan général, j'ai été frappée d'emblée par la coexistence d'un diagnostic théorique et d'un esprit militant : une coexistence devenue rare, surtout dans mon pays, l'Italie, où il arrive trop souvent que ces deux aspects soient séparés, ce qui donne naissance à une théorie sans passion politique ainsi qu'à une politique incapable d'affronter les grands thèmes et les grands défis de l'humanité.

L'ère globale nous impose des défis inédits dont nous avons du mal à saisir la gravité, de sorte que nous nous réfugions dans une sorte de déni ou d'impuissance résignée. Mais le fait est que nous nous retrouvons aujourd'hui devant les effets inattendus et non souhaités de notre agir : un agir illimité, guidé par l'*hubris* qui caractérise l'individu moderne depuis le tout début, tant et si bien qu'il s'avère paradoxalement hostile à la vie, à la nature, à la relation. Une partie de la philosophie du xx^e siècle avait clairement entrevu la dérive prométhéique de la modernité, ses pathologies, la perte de sens et de but de l'agir ; une dérive qui, à l'ère globale, tend à la radicalisation parce qu'elle est privée des stratégies d'enrayement morales et politiques traditionnelles.

Mais comme le *Manifeste* le souligne fermement, il est tout aussi vrai que l'ère globale représente par ailleurs une occasion

inédiite : pour la première fois dans l'histoire, nous pouvons nous considérer comme une seule et unique humanité. Par-delà les différences de classe, d'ethnie et de culture, nous nous retrouvons unis face aux défis et aux risques globaux mêmes qui menacent notre vie et celle des générations futures. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il faille sous-estimer les inégalités, actuellement plus profondes et radicales que jamais. Sous cet aspect, il faut affronter la question de la *justice* en remettant courageusement en discussion la logique acquisitive de l'économie, les mythes du progrès et de la croissance. Cela ne veut pas dire non plus qu'il faille proposer une vision idyllique et pacifiée de l'humanité. À ce sujet, je partage pleinement l'affirmation selon laquelle le *conflit* a une fonction émancipatrice : c'est seulement en reconnaissant la nécessité du conflit et en cultivant la capacité à le gérer que nous pourrions combattre la violence ; en somme, nous pourrions nous opposer sans nous massacrer.

Du reste, nous ne saurions prendre soin de ce que *nous avons en commun* si nous ne nous soucions pas de la relation, de l'*être-en-commun*, de la commune humanité que nous formons : la terre, les ressources, les biens qui garantissent la vie présente et à venir de l'humanité. La question écologique, la sauvegarde de l'environnement et de la nature représentent un problème crucial dont nous ne mesurons pas toujours l'urgence, comme je l'ai signalé plus haut. À bon droit, le *Manifeste* insiste sur l'importance fondamentale de la question écologique, en soulignant la nécessité d'un retour au don que nous avons sacrifié à des intérêts matériels dont, paradoxalement, nous payons chèrement les retombées. Aujourd'hui, nous nous trouvons non seulement devant un problème de justice mais aussi devant un problème de qualité de la vie, ou mieux, devant le problème de livrer aux générations futures un monde dans lequel la vie soie digne d'être vécue.

Le convivialisme est « l'art de vivre ensemble qui valorise la relation et la coopération, et qui permette de s'opposer sans se massacrer, en prenant soin des autres et de la nature ». Le soin (*care*) est donc à mon avis le mot d'ordre du convivialisme : *care* de la relation, *care* du monde. Mais j'estime que le soin ne peut se confiner à un sens du devoir ou à des impératifs abstraits. Il doit au contraire se fonder sur la conscience d'appartenir à une seule et même humanité, une conscience que surtout le réveil des *passions*

peut alimenter : la passion de la lutte comme l'indignation, la passion solidaire ou empathique comme le sens de la justice, la générosité, la compassion, le sentiment d'appartenance. Autant de passions bien réelles qui se manifestent dans les multiples mouvements sociaux globaux. Il est donc essentiel, comme le *Manifeste* le revendique, de conjurer l'éclatement de ces mouvements, de les relier entre eux, de mettre en valeur leurs points communs afin qu'ils puissent acquérir une visibilité et devenir les précurseurs d'une nouvelle vision du monde.